



Anne-Claire Genthialon

Préface de Danièle Linhart

Postface d'Élise Fabing

Le piège du métier passion

RÉCIT



*Désormais on veut vivre le grand frisson,
les élans et les tourments avec son métier.
Pour cette profession, on déplacera des
montagnes, on fera preuve d'une dévotion
dont seule la passion nous rend capables.*

« [Un livre] très fort qui donne une bonne
vision des conséquences dramatiques
de la dégradation profonde
du marché du travail. »

DOMINIQUE MÉDA

ALISIO
REGARDS

Tout avait pourtant si bien commencé. Jeune diplômée d'une grande école, Anne-Claire obtient son premier contrat dans une prestigieuse rédaction, celle dont elle rêve depuis des années. Ses collègues sont inspirants et les missions passionnantes. Anne-Claire en est convaincue, ce n'est qu'une question de temps, elle finira bien par décrocher un CDI... Mais l'attente se prolonge, elle multiplie alors d'autres contrats précaires, fait des horaires à rallonges et accepte tout pour ce métier qu'elle aime passionnément.

Qu'importe, puisqu'au bout il y a la promesse de la félicité professionnelle, d'un épanouissement éternel. Jusqu'à ce que tout vole en éclats...

À partir de son expérience personnelle et en s'appuyant sur de nombreuses recherches en sciences humaines, Anne-Claire Genthialon déconstruit le mythe du métier passion. Elle vient interroger la place qu'occupe aujourd'hui le travail dans nos vies.

« À l'heure où de plus en plus de gens bifurquent et se tournent vers des métiers passions, le témoignage courageux et poignant d'Anne-Claire permettra à d'autres voix de s'élever après elle pour dénoncer un autre visage du précaire. »

Mathilde Ramadier, autrice de
Bienvenue dans le nouveau monde (Premier Parallèle, 2017)

« Un conte fort bien écrit, de manière particulièrement vivante et non sans humour, où se trouve instrumentalisée une jeune femme qui rêve de vivre passionnément son travail. »

Danièle Linhart, sociologue du travail,
autrice notamment de *La Comédie humaine du travail*, Érès, 2015.

ISBN : 978-2-37935-302-4



9 782379 353024

18 €

Prix TTC France

Rayons : Essais



ALISIO
REGARDS

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possibles ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Suivi éditorial : Catherine Jardin

Maquette : Jennifer Simboiselle

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

© 2022 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-302-4

ANNE-CLAIRE GENTHALON

Préface de DANIELÈ LINHART

Postface d'ÉLISE FABING

LE PIÈGE DU MÉTIER PASSION

ALISIO
REGARDS

SOMMAIRE

Préface de Danièle Linhart..... 7

PARTIE I

LE BLUES DE LA PRÉCAIRE 11

1. Inemployable Woman.....13

2. La variable d'ajustement..... 29

3. La maison prison 45

4. Mythos..... 59

PARTIE II

LE SYNDROME DE STOCKHOLM 73

5. « Mais ils vont bien finir par t'embaucher ? » 75

6. Ménage à trois 91

7. Un danger pour banquier 103

8. La nullipare qui va nulle part..... 115

PARTIE III

ALLER – ABSOLUMENT – DE L’AVANT.....	131
9. <i>I’m a poor lonesome cow-girl.....</i>	133
10. Le syndrome Diomède	149
11. Obsession reconversion.....	163
12. À la recherche de la symbiose	177
Conclusion.....	191
Postface d’Élise Fabing	195
Remerciements.....	201
Table des encadrés.....	203
Table des matières.....	205

PRÉFACE DE DANIÈLE LINHART

Sanctifier le travail, ou plutôt le mettre sur le même rang que la passion amoureuse, c'est ce qui a guidé la vie de l'autrice, pendant plusieurs longues années. Émerveillée par son premier employeur qui coche toutes les cases du rêve d'une journaliste fraîchement émoulue, après de belles études, elle accepte, avec reconnaissance et dévotion, toutes les conditions d'emploi qu'il lui impose et la font sombrer dans le précarariat. Au-delà des problèmes financiers, cette situation la pousse insidieusement vers une précarité subjective, une remise en cause de ce qu'elle est, de ce qu'elle vaut à ses propres yeux. Elle continue pourtant d'aimer, d'amour inconditionnel, son employeur autant que son travail, elle leur dédie toute sa vitalité, tous ses espoirs, jusqu'à ce que...

Passé le temps du sacrifice professionnel, de l'effacement de soi au profit de ses bien-aimés – le journalisme de qualité et l'employeur qui l'autorise –, elle se reprend. Elle décide de tourner le dos à son désir jusqu'alors le plus profond.

Elle s'impose d'aspirer désormais à une vie normale, qui remet le travail à sa place, et lui permet de s'intéresser à d'autres choses. Des choses de la vraie vie, comme investir son couple, avoir des enfants, disposer d'une certaine sécurité financière, s'autoriser des loisirs et réparer son ego meurtri. Elle renonce donc à quêter le moment où son employeur consentira à lui « offrir » un CDI, et se résout à une activité de journaliste stable dans une autre entreprise, qui la sortira de son engagement passionnel.

Que comprendre de ce destin qui nous est relaté comme un conte, fort bien écrit, de manière particulièrement vivante et non sans humour, où une fée coriace et destructrice (en l'occurrence l'employeur adoré) s'emploie à instrumentaliser une jeune femme qui rêve de vivre passionnément son travail et de réaliser sa vocation ? Un conte entremêlé de passages très pertinents et éclairants qui convoquent des analyses statistiques, sociologiques, économiques, psychologiques sur le rapport au travail et le monde du travail de façon plus générale.

La conclusion d'Anne-Claire Genthialon se veut rassurante ; elle a trouvé un équilibre qui repose sur une autre vision du travail : il n'est pas nécessaire de l'aimer, de lui confier ses aspirations personnelles, ses rêves. Il faut l'instrumentaliser : il doit assurer une vie matérielle, familiale et de loisirs, il doit l'accompagner et non être son but.

Ce n'est pourtant pas ce que visent la plupart du temps les managers modernistes. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est solliciter l'engagement de chaque salarié, mobiliser son intelligence émotionnelle, ses affects, sa résilience (pour reprendre les termes de la rhétorique managériale), et faire en sorte qu'il cherche à réaliser ses aspirations les plus personnelles à travers la recherche de performance, telle que définie par la direction. Cette performance est cadrée par des modes d'organisation du travail très contraignants – pensés par les

experts consultants auxquels chacun est tenu de se conformer. Si cette organisation du travail reste le plus souvent largement inspirée de la logique taylorienne, la surhumanisation de la mobilisation du personnel, elle, est bien disruptive. La psychologisation du rapport de chacun au travail dans un monde de contraintes largement tayloriennes vulnérabilisent les salariés, pèsent sur leur vie personnelle de façon délétère. Elle est à l'origine d'une forte souffrance des salariés, à travers le burn out, les risques psychosociaux, les suicides qui occupent de plus en plus de place dans les médias. Il faut savoir débrider sa passion, rechercher une reconnaissance narcissique dans un cadre formaté par l'employeur.

L'autrice en a fait une expérience particulière, car, pour elle, les règles du jeu se définissaient en des termes où la liberté et la qualité s'échangeaient contre une précarité objective, là où pour d'autres moins précaires objectivement (c'est-à-dire en CDI ou fonctionnaires), il s'agissait de modeler leurs aspirations en fonction des exigences managériales. Mais dans tous les cas, il y a cette sorte de fatum qui pèse sur tous : ne pouvoir développer sa vocation, sa passion professionnelle sans tomber dans le piège de la fée séductrice et prédatrice qu'Anne-Claire Genthialon a cherché à fuir à tout prix. Sans tomber dans une dépendance consentie à l'égard d'un employeur qui décide unilatéralement de ce que doit être le travail, de ce à quoi il doit servir.

Espérons qu'Anne-Claire Genthialon trouvera une solution, ce qui pourrait être l'objet d'un autre livre. En attendant, lisons celui-ci, car il nous fait découvrir à travers une expérience personnelle, relatée avec talent, les affres de la quête de sens et de beauté dans le monde du travail tel que nous le subissons.

Danièle Linhart
Sociologue du travail

PARTIE I

**LE BLUES
DE LA PRÉCAIRE**

1

INEMBAUCHABLE WOMAN

Elles sont deux en blouse blanche, installées derrière un bureau. « Qu'est-ce qui vous amène ici ? » me demande la première. En ce mois de juin, l'été est tombé d'un coup sur Paris. Mon corps n'a pas eu le temps de s'acclimater à la chaleur subitement revenue. J'ai l'esprit embrouillé, je sue à grosses gouttes. J'ai la bouche pâteuse et les jambes en coton. Depuis quelques jours, j'ai l'impression d'être dans le générique de la série *Mad Men*. Je me sens sombrer, une chute libre le long d'une façade désespérément lisse, sans aucune prise à laquelle me raccrocher.

Sous la lumière des néons du bureau allumés en plein jour, les contours du moindre objet se dessinent d'une manière plus crue. Les contours du pot à crayons sont précis, presque acérés. Le vert des feuilles de la plante solitaire est plus vif. Tout paraît plus brut, dur, violent, au diapason de mon état émotionnel.

Une grosse boule se forme au creux de ma gorge. J'ai du mal à avaler ma salive. Surtout ne pas pleurer. Ouvrir grand les

yeux. Regarder le plafond en contreplaqué. Et tenter d'expliquer aux deux professionnelles de santé pourquoi je me retrouve aujourd'hui dans ce centre médico-psychologique.

Par quoi commencer ? Je n'arrive même pas à cerner ce qui m'arrive. J'ai bien conscience que mon état de fébrilité est en lien avec mon travail. Alors, je sèche les larmes qui ont commencé à rouler le long de mes joues avec un mouchoir en papier et j'évoque la seule pathologie professionnelle que je connaisse : « Je... je crois que je suis en burn-out... »

Réponse immédiate d'une des infirmières : « Non, madame, vous ne pouvez pas être en burn-out : il faut avoir un travail pour ça ! »

À la marge

Je suis journaliste, payée à la pige. Je n'ai effectivement pas un seul travail mais plusieurs. Toute une myriade de jobs qui, touches par touches, composent mon activité professionnelle. Je fais partie de ces milliers de Français qui ont une activité en pointillé. J'appartiens au peuple qui travaille à durée déterminée ou qui se partage – comme Shiva, la divinité hindoue à multiples bras – entre plusieurs patrons. À ceux qui n'ont pas de bureau permanent dans les entreprises, à ceux qui bossent « à la demande ». Aux externalisés qui occupent ce qu'on appelle des « formes alternatives d'emplois ». Missions, intérim, contrats courts, autoentrepreneuriat, free-lance... Tout un panel de nouvelles manières d'être employé, sans jamais l'être à 100 %. Une immense armée de réserve que les entreprises mobilisent au gré de leurs besoins. Et qui s'opposent aux emplois dits « standards ». Aux occupés à plein temps pour une durée « indéterminée », avec des horaires fixes et un salaire progressif.

Je suis aussi inscrite à Pôle emploi, donc chômeuse. À force de me brancher et de me débrancher, de me dédoubler pour mes employeurs, de jongler entre les statuts, mes circuits sont épuisés. J'ai le sentiment de ne plus y arriver. Je n'ai plus d'envie, plus d'énergie. Un magma noir obscurcit la moindre de mes pensées. Je suis parfois paralysée lorsque je pense à la manière dont je vais payer mon loyer le mois suivant, et celui d'après. Des moments de désespoir contrebalancés par des regains de vitalité, des sursauts d'orgueil qui me voient crouler sous un déluge d'idées, une masse de projets qu'une vie entière ne suffirait pas à tout réaliser.

Je tente de raconter tout cela au duo de soignantes. Mon discours est décousu et entrecoupé de sanglots. Je quitte le CMP avec la promesse des infirmières qu'elles ne vont pas « me laisser tomber » et un rendez-vous avec une psychiatre dans les prochaines semaines.

J'espérais tellement plus. Pas une guérison miracle, mais au moins un nom, un début de piste d'une maladie qui, une fois identifiée, pourrait être traitée et circonscrire l'incendie qui commence à me menacer. Symptômes/causes/traitement. Pour retrouver les idées claires, pour me remettre au plus vite au travail, pour mettre rapidement cet épisode derrière moi.

Mais comment trouver une pathologie professionnelle quand on est soi-même mal défini professionnellement ? Cette errance, cette incapacité à ranger mon mal-être dans une case bien précise est symptomatique de la marge dans laquelle je me trouve. Je n'ai pas vécu la perte d'un emploi ni la violence d'un licenciement, celui qui fait basculer de travailleur à chômeur, une rupture soudaine, digne d'une déflagration. Appartenant à la fois au monde du salariat et à celui du non-emploi, je ne trouve rien qui colle, qui épouse parfaitement les contours de la détresse qui me traverse.

Maux de boulot

Telle une consommatrice insatisfaite, je décide de partir moi-même en quête de ce qui me ronge. En quelques clics sur Internet, je découvre une multitude de nouveaux maux liés au monde du travail, une somme vertigineuse de nouvelles manières de n'être pas bien dans son boulot.

Le *bore-out*, ou syndrome de l'ennui au travail, détruit les placardisés par inaction. La culpabilité d'être payés à ne rien faire, la sous-charge de travail sonne leur glas. Je ne suis pas concernée par cette pathologie-là. Étant payée à la tâche, recevoir un salaire mensuel relève du fantasme. Est-ce que je ne suis pas plutôt atteinte par le *brown-out* ? Cette pathologie professionnelle qui anéantit les salariés par l'absurdité de leurs devoirs quotidiens à accomplir. Je me reconnais dans certains symptômes. Quand je me retrouve à faire des micro-tâches depuis chez moi, impossible de saisir leur utilité, de voir le tableau final dans lequel s'inscrit ma modeste contribution. Dur de se sentir impliquée ou concernée par la destinée d'une entreprise quand on ne vous considère pas employé, mais comme un simple frais de fonctionnement. Alors effectivement, à force de petites vexations, je me sens désinvestie, inutile, pas stimulée. Mais sans commune mesure avec ceux touchés par ce syndrome. Peut-être que je souffre d'hyperstress ? Dernière des misères induites par le travail, il se caractérise par un sentiment d'inadaptation aux exigences des entreprises et concerne près d'un quart des salariés en France, selon une étude du *Monde*. Mais là encore mon statut d'externalisée m'exclut *de facto* de ce trouble-là.

PREMIER JOB, PREMIER BURN-OUT

N'en déplaise aux infirmières du CMP, les chômeurs et les étudiants peuvent aussi être atteints du « syndrome d'épuisement professionnel ». Le burn-out n'est pas aisé à définir. Le psychanalyste Herbert J. Freudenberger en dessine les premiers contours dès 1974 : perte d'enthousiasme au travail accompagnée de fatigue, insomnie, maux de tête... Il décrit : « Les gens sont parfois victimes d'incendie, tout comme les immeubles, et sous la tension produite par un monde complexe, leurs ressources internes en viennent à se consumer, comme sous l'action des flammes, ne laissant qu'un vide immense à l'intérieur, même si l'enveloppe externe semble plus ou moins intacte. » On imagine volontiers que ses victimes sont des quadras ou quinquagénaires, à des postes haut placés qui se retrouvent carbonisés par des années de stress, des décennies de pression. Or, de plus en plus de jeunes diplômés craquent lors de leur premier emploi. Plusieurs facteurs spécifiques expliquent ces « primo burn-out ». Surinvestissement par crainte de devoir de nouveau chercher un travail sans expérience, surdiplomation et peur de décevoir, désillusion du premier emploi, techniques de management agressives, manque d'échanges intergénérationnels... Autant d'éléments et de circonstances qui crament les jeunes diplômés dès leur premier contrat.

Sources : « Premier boulot, premier burn-out », Slate, 1^{er} août 2018.
« Premier job, premier burn-out », podcast Travail (en cours) de Marion Bothorel.

Mon CV à la loupe

Ma quête de la pathologie professionnelle adéquate me pousse à décortiquer mon CV. Je scanne toutes les expériences qui m'ont menée à aujourd'hui. Et je comprends que toute ma carrière est marquée par la discontinuité. CDD, piges, intérim... Même la sémantique de mes contrats est là pour me rappeler que je ne suis que de passage. Je suis « intervenante », une « pigiste », j'ai un statut de « non-permanente ». Je suis une éternelle « collaboratrice extérieure ».

Serait-ce un talent caché ? Un don de super-héros ? Je suis « Inemployable Woman ». Il serait comment, mon costume d'héroïne ? Sans doute un peu élimé et rapiécé ici et là. Loin des tenues flamboyantes de Superman et de ses collègues. Au niveau des gadgets, là aussi je m'imagine faiblement dotée. Un tote bag pour transporter mon ordinateur portable et un carnet de tickets de métro, afin de rejoindre mes employeurs en un temps record. Et mes pouvoirs ? De quelle super-habilité la nature m'a-t-elle gratifiée ? Ici, la réponse est facile : je suis polymorphe, comme Mystic, créature des X-Men qui peut adopter l'apparence de n'importe qui. Indispensable pour qui veut se fondre dans n'importe quelle entreprise.

J'essaie d'en sourire, mais ce constat est amer. Je n'ai jamais été le « match parfait ». Je ne me suis jamais démarquée au point de donner envie à un employeur de m'embaucher durablement. Plusieurs années à ce régime, sans jamais être sérieusement considérée pour un poste, ça escamote l'ego.

Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

Après ma vie professionnelle, voilà l'inévitable séance d'introspection ; c'est moi que j'épluche et désosse. Si ça se trouve, c'est mon physique qui ne passe pas. Voilà, je n'ai sans doute pas la gueule de l'emploi. Bien sûr que l'apparence compte dans une carrière. Ce n'est pas moi qui le dis. Je mets tout à plat : origines sociales et géographiques, diplômes, compétences, personnalité... Je n'ai peut-être pas les codes. Je transpire la provinciale pataude. Pas assez sophistiquée peut-être pour prétendre intégrer un milieu parisien.

Devenir journaliste, c'était peut-être trop ambitieux, hors de portée pour moi. Ou alors, je n'ai pas assez travaillé. Me revient une étude que j'avais lue. Selon le journaliste britannique Malcolm Gladwell, qui a étudié les personnes les plus talentueuses du monde pour son livre *Prodiges*, n'importe qui peut devenir expert dans son domaine à force de travail et de persévérance. Il affirme que les Beatles ou Bill Gates, loin d'être des génies innés, ont tous pratiqué leur art ou leur métier au moins pendant dix mille heures. Il me manque le talent, pourtant atteignable à force d'huile de coude...

Peut-être que je ne suis tout simplement pas intéressante. Ou pire : ringarde. Je suis trop scolaire ! J'ai trop voulu faire comme il faut : rester dans les clous, avoir les bons diplômes pour la bonne profession. Alors que les parcours singuliers, voilà qui est intéressant. Au lieu d'étudier, j'aurais dû parcourir le monde en Combi Volkswagen. J'en aurais des aventures à raconter. Et puis c'est quoi, ces envies de stabilité ? C'est petit-bourgeois tout ça ! Que vivent les frissons, les ascenseurs émotionnels et les sables mouvants professionnels !

GIG ECONOMY ET SANTÉ MENTALE

C'est dans un article de l'autrice Cinnamon Janzer dans le magazine américain *The Cut* que je découvre l'expression *gig economy*, l'économie des petits boulots, aussi appelée « économie à la demande ». L'appellation désigne tout travailleur indépendant qui est payé à la tâche. Les plateformes numériques telles Uber ou de livraisons à domicile ont favorisé son développement au cours de la dernière décennie. Désormais, de plus en plus de secteurs sont concernés par cette dérégulation qui rend n'importe quel travailleur autoentrepreneur.

Cinnamon Janzer est free-lance. Dans son article intitulé « *I Love the Freelance Life but It's Taking a Toll on My Mental Health* » (J'aime ma vie de free-lance, mais elle fait des ravages sur ma santé mentale), elle raconte les moments d'anxiété qu'elle traverse lorsqu'elle pense au futur ainsi que l'isolement qu'entraîne son activité. Plusieurs indépendants témoignent du stress des *deadlines* à tenir, de l'angoisse des revenus, du sentiment d'être constamment sous pression, mais aussi de la culpabilité éprouvée lorsqu'ils ne travaillent pas. L'autrice cite une étude suisse menée en 2017 par les chercheurs Francesco Giudici, Angelica Lepori et Christian Marazzi portant sur les conditions d'emplois et la santé mentale des travailleurs. « Les données montrent que les individus se trouvant dans des configurations professionnelles "atypiques" ont une moins bonne santé physique et mentale que les autres », énonce l'étude. Les raisons sont multiples. « De manière générale, l'incertitude que ressent le travailleur engendre un stress important, en raison d'un sentiment d'impuissance et d'un avenir flou. »

Source : Cinnamon Janzer, « *I Love the Freelance Life but It's Taking a Toll on My Mental Health* », *The Cut*, 27 juillet 2017.

Ou j'aurais dû apprendre d'autres matières. Le mandarin. Le berbère. Le japonais. Me trouver une spécialité. L'ingénierie. La médecine. L'urbanisme. L'informatique. L'astronomie. N'importe quoi, l'essentiel étant de se démarquer pour être une pépite atypique sur le marché.

J'aurais dû faire un blog ! Ou un site Internet ! Ou me vendre sur les réseaux sociaux. Vite Twitter, Snapchat, Instagram : aidez-moi à faire mon autopromo. Moi aussi, je veux clamer mes opinions, me clasher, chercher le bon mot, la belle photo pour engranger des *likes*, des cœurs, des pouces levés auprès de ma communauté. Et forte de mon nombre indécent de *followers*, taper dans l'œil d'un employeur. Qu'il se demande : « Mais comment ai-je pu travailler jusqu'à présent sans cet esprit d'une rare vivacité ? »

La vérité, c'est que j'ai essayé à plusieurs reprises de faire ma grande entrée sur les réseaux sociaux mais, chaque fois, la tentative s'est avérée vaine. Passé un premier statut ou tweet du genre « Euh... bonjour... », je suis déconcertée par le « Quoi de neuf ? » sous lequel écrire son humeur du jour. Je sèche. Trop de pression. Comme si je me retrouvais devant un micro et que dès que je tentais de parler sortait un larsen. Assourdissant et gênant pour mon auditoire.

Je regarde comment font les autres, ceux qui sont doués dans le *personal branding*. Je les jalouse, ces actifs sur les réseaux, d'être toujours rigolos ou pertinents, de maîtriser ce dosage entre humour, décontraction, parfois indignation, à la perfection, d'avoir toujours le bon mot, de si bien se mettre en scène, de si joliment se mettre en avant. Voilà que je ne me sens même pas à ma place ou pas assez bien pour les réseaux sociaux...

Enfin un syndrome qui me ressemble : celui de l'imposeur. Ce sentiment d'être illégitime, de n'avoir pas mérité sa place. Mon statut de pigiste n'arrange pas ma propension à

l'autodépréciation, bien au contraire. En entreprise, les salariés qui partagent ces symptômes sont constamment en train de s'excuser d'avoir été embauchés. Moi, cela légitime le fait que je sois toujours au seuil.

Trop. Pas assez. Jamais le juste milieu. Jamais à la bonne place. Ou alors si justement : pas embauchée parce que trop nulle, trop moche, trop naze. Pas assez rentre-dedans, pas assez mondaine. Pas assez douée, tout simplement.

Ce big bang émotionnel ne m'est finalement pas si inconnu que ça. J'emprunte des chemins qui me sont familiers. La tristesse, de celle qui vous fend le cœur et coupe la respiration. Le décorticage de chaque situation pour déterminer pourquoi, comment et où ça a foiré. Rembobiner encore et encore. Se demander ce que l'on aurait pu faire différemment. Se dire que finalement cela n'aurait rien changé parce qu'on le mérite finalement. Sombrier dans l'autodépréciation.

Un chagrin d'amour

Je vis en fait un chagrin d'amour. J'occulte un épisode qui m'est arrivé. J'empêche les circuits sinueux de ma mémoire d'y accéder. Je bloque ce souvenir, mais mon corps tout entier l'exsude. Il y a quelques semaines, avant de faire face aux infirmières du CMP, je me tenais dans le bureau de mon principal employeur. Celui pour qui, depuis plusieurs années, je travaille sous de multiples statuts précaires. Celui qui, depuis quelques mois, réorganise tout mon service. Celui qui m'a annoncé en ce début d'été que le poste qu'il crée et dans lequel je fondais tous mes espoirs de stabilité, ce poste qui correspond mot pour mot, point par point à ce que je fais au sein de ce journal depuis six ans, n'est pas pour moi. Celui qui, pour finir cet entretien de non-embauche sur une note positive, m'assure qu'en tant

que pigiste, cela ne change pas grand-chose pour moi et que je peux continuer de travailler pour l'entreprise.

Je réalise à rebours que ce jour-là, mon monde professionnel s'est effondré. Je ne me retrouve dans aucune pathologie, car j'ai perdu plus que mon boulot : j'ai laissé un fragment de mon cœur chez cet employeur.

Quand je parle de lui, ma voix déraile. Comme après une rupture, je suis sonnée. Je fume des tas de clopes, je bois pour noyer mon chagrin. Je me range du côté des bafouées. À des amies qui traversent cette épreuve avec une personne « en chair et en os », j'assure qu'on est « des phénix, qu'on va renaître de nos cendres ! ». J'ai besoin de raconter, encore et encore, ce qui s'est passé, le déroulement des faits, les raisons de ce point de rupture. Comme si cette histoire était modelable et que de la malaxer me la rendait plus acceptable. Je saoule mon entourage qui n'en peut plus d'écouter, dix, quinze, vingt fois, combien ils ont été salauds avec moi, combien je me sens humiliée, trahie.

Je dis à qui veut, sans trop vraiment y croire, que c'est finalement pour le mieux. Qu'on ne peut pas être la seule à aimer dans un couple, que j'étais dans un état d'hyperdisponibilité pour toujours le satisfaire, que je m'oubliais complètement dans cette relation, jusqu'à ne plus me reconnaître.

Étrange de ressentir pour mon travail d'aussi vives émotions, habituellement réservées au domaine personnel. Mais pas si étonnant. Le journalisme appartient au bataillon de ce que l'on appelle les métiers passion. Cet ensemble de professions qui font rêver et où les places sont limitées. Longtemps, pour moi ces métiers passion se cantonnaient à la sphère artistique. Acteur, chanteur, peintre, cinéaste, musicien... Des professions qui attirent la lumière et où l'on peut devenir une star. Le nombre de programmes télé, de « La Nouvelle Star » à

« X Factor », de films, *A Star is Born*, de chansons, qui nous racontent cette abnégation, cette volonté de fer et la confiance en leur destin de stars.

Avec le temps, ce besoin de volonté et d'ardeur, dignes de celles de Madonna pour y arriver, a gagné d'autres champs professionnels. De là à se demander si l'ensemble de la population n'exerce pas un métier passion.

TOUS PASSIONNÉS ?

De plus en plus de métiers, de la communication, de l'humanitaire, de l'artisanat, du jeu vidéo, se sont vu labellisés « pour passionnés ». Dans une interview à *Neon*, le sociologue Marc Loriot tente une définition. « [Ils] ont en général une dimension assez personnelle et créative, donc par exemple les professions artistiques, mais ce sont aussi des secteurs concurrentiels comme le sport. » Ces professions réclament endurance, sacrifices. Bien souvent également de coûteuses et exigeantes études pour lesquelles la promesse d'emploi n'est pas toujours au rendez-vous. Au début des années 2000, puis dans une nouvelle édition, Anne et Marine Rambach ont tenté de définir une population au destin paradoxal, celle des « intellos précaires » qui exercent des métiers qu'ils ont choisis par passion. « Précaires de la presse ou de l'édition, enseignants ou chercheurs jetables, architectes sous-payés ou stagiaires au musée », énonçait leur ouvrage édition 2009. Les « OS de l'intellect » sont, selon elles, diplômés et compétents, studieux et créatifs et vivent « pas toujours mal » dans des situations de précarité : « avenir incertain, revenus fluctuants, déni de droits ». Ils seraient 150 000 environ en France. Aux États-Unis, le géographe Richard Florida

identifiait une nouvelle classe sociale : la *creative class*. Celle-ci est composée de travailleurs capables de transformer leur créativité et leurs idées en biens et services afin de s'accomplir. Avec l'épidémie de Covid-19, le spectre des « métiers passions » s'est élargi. Bon nombre de travailleurs devant exercer leur activité dans des conditions quasi impossibles expliquaient ce dévouement au nom de cette profession qu'ils aiment tant. Qu'il s'agisse des infirmières, des enseignants... Comme le souligne Nathalie Leroux, sociologue du travail et des organisations, co-auteurice de l'essai *Le Travail passionné. L'engagement artistique, sportif ou politique* : « Pour contrer la critique du travail aliénant et, en quelque sorte, remobiliser ses troupes, le capitalisme a légitimé l'investissement passionnel au travail. On le retrouve désormais dans la grande distribution, la grande distribution sportive, ou dans des emplois plus mécaniques. De plus en plus d'entreprises, mais aussi de branches du secteur public, vont chercher à mobiliser l'individu et son affect. » On réalise que même les fonctionnaires, qui seraient, avec leurs horaires et la sécurité de l'emploi prétendument aux antipodes du métier passion, sont eux aussi passionnés. Et eux aussi précarisés : aujourd'hui, on recrute principalement des contractuels, non protégés par le statut, dans la fonction publique.

Sources : Marc Lorient, « *Métier passion : Il faut trouver un milieu qui valorise le travail que l'on fait* », Neon, 29 décembre 2020. Anne et Marine Rambach, *Les Nouveaux Intellos précaires, J'ai lu*, 2011. Nicolas Weill, « *"Les Nouveaux Intellos précaires" d'Anne et Marine Rambach : paupérisme culturel* », Le Monde, 19 juin 2009.

C'est le conte de fées moderne, la belle histoire professionnelle. Terminé le prince ou la princesse charmant(e), désormais on

veut vivre le grand frisson, les élans et les tourments avec son métier. Pour cette profession, on mettra du cœur à l'ouvrage. Pour elle, on fera des folies, on déplacera des montagnes, on fera preuve d'un investissement absolu, d'une dévotion dont seule la passion nous rend capables.

Ce n'est plus seulement de l'épanouissement que l'on attend de ces investissements, mais au-delà. Le métier qu'on aime nous définit. On « adore » ce que l'on fait. Et quel moteur plus puissant que la passion ? Mais celle-ci est mortifère. Elle porte en elle-même une part de folie, d'irrationnel, de tragédie. Elle altère les jugements, Roméo et Juliette, Tristan et Iseult, Héloïse et Abélard... On connaît bien comment s'achèvent ces histoires. Est-ce pareil pour les métiers passions ? Est-ce que cela doit fatalement mal se terminer ?

En plus d'être professionnel, ce sale chagrin d'amour est souvent une peine de trentenaire. Avec l'âge, les déceptions esquintent davantage et se font plus amères. À cela s'ajoute l'injonction de s'en remettre vite, vite pour être encore dans les temps pour se réaliser. Il y a une urgence d'accomplir et de s'accomplir. Je me sens trahie. Mes années d'attente, de statuts précaires devaient se concrétiser par un heureux dénouement. Une forme de stabilité, qu'elle passe par un contrat, de la reconnaissance, un peu de tout ça. Au lieu de cela, je saisis que je serai toujours dans l'ombre, en remplacement. Est-ce que les maîtresses ou amants qui attendent désespérément que l'autre quitte sa moitié ressentent ça ?

Je comprends un peu mieux l'expression entendue dans les comédies à l'ancienne que les femmes trompées ou bafouées lancent à leurs époux dans un sanglot teinté de rage : « Je t'ai donné mes plus belles années ! » Moi, j'ai donné à cet employeur mes plus belles années de productivité. Toute cette sève, toute cette énergie de jeune diplômée... Mais comment et pourquoi ai-je laissé cela m'arriver ?